

A N N A L E S  
**BRETAGNE**  
PAYS DE L'OUEST

## **Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest**

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

**114-4 | 2007**

**Varia**

---

# La mort et la ville en Océanie

Claire Laux

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/455>

DOI : 10.4000/abpo.455

ISBN : 978-2-7535-1508-6

ISSN : 2108-6443

### **Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 décembre 2007

Pagination : 15-27

ISBN : 978-2-7535-0598-8

ISSN : 0399-0826

### **Référence électronique**

Claire Laux, « La mort et la ville en Océanie », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 114-4 | 2007, mis en ligne le 30 décembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/455> ; DOI : 10.4000/abpo.455

---

© Presses universitaires de Rennes

# La mort et la ville en Océanie

Claire LAUX

Maître de conférence en histoire contemporaine,  
université Bordeaux 3

Dans *101 mots pour comprendre la Polynésie française*, l'article « Mort » commence ainsi : « On ne le sait que trop : les cimetières sont pleins et les défunts disputent la place aux vivants. Il n'en a pas toujours été ainsi : il y a deux siècles, le simple droit de vivre n'était pas donné à tous à la naissance : l'infanticide était une pratique courante. Les massacres entre chefferies, accidents fréquents et les pratiques occasionnelles des sacrifices humains étaient aussi destructeurs. Seuls les êtres chargés de *mana* avaient des funérailles somptueuses<sup>1</sup>. »

De fait, dans les îles du Pacifique, l'appréhension que l'on a de la mort est souvent bien différente de celle que l'on en a dans nos civilisations urbaines où, même lorsque les populations étaient encore en grande majorité rurales, les villes jouaient un rôle essentiel.

Avant de débiter cette étude sur la mort, commençons par trois remarques préliminaires. En Océanie, la ville et le village demeurent étroitement liés : c'est sur leur opposition que paysans et citadins fondent la conscience qu'ils ont de leurs mondes respectifs. L'univers intime et rassurant du village est souvent redécouvert en ville par des citadins désabusés. Dans les villes très souvent on appréhende encore la mort avec des sensibilités et des sociabilités de type rural. Il n'est pas rare que des citadins choisissent de venir mourir dans leur village d'origine, entourés de leurs proches. Et ce d'autant plus qu'il n'y a pas encore de véritable tradition locale d'urbanisation dans le Pacifique; toutes les villes y sont apparues pendant la période coloniale ou pré-coloniale. Certaines villes comme Honiara, la capitale des Salomons, n'ont qu'une cinquantaine d'années. À l'exception des grandes capitales urbaines comme Honolulu aux Hawaii, ou Port Moresby en Papouasie Nouvelle-Guinée, et celles d'Australie et de Nouvelle-Zélande, toutes les villes du Pacifique sont de taille moyenne et gardent encore leur

---

1. DUBOIS, Jean-Marie, FRÉMY, Marie-Noëlle (dir.), *101 mots pour comprendre la Polynésie française*, Nouméa, éditions Île de Lumière, 2004, 250 p.

cachet de villes coloniales, Nouméa en est un bel exemple. Aujourd'hui encore seulement 20 % de la population du Pacifique vivent dans les villes. Il s'agit d'une population jeune puisque 50 % des citoyens ont moins de vingt ans, ce qui ne va pas sans engendrer un rapport à la mort bien différent de celui que nous entretenons dans nos « vieilles » civilisations urbaines.

En règle générale, l'urbanisation des îles du Pacifique se limite à une seule ville, la capitale dont l'importance est immense pour les habitants. Dans les archipels, on a le plus souvent une ville par île suffisamment peuplée. Quelques archipels comptent plusieurs pôles urbains : la Papouasie, la Nouvelle-Guinée ou Fidji ou encore le Vanuatu, en raison de son double passé colonial franco-britannique. Les capitales se situent sur les côtes et ont, dès les débuts de leur histoire, rempli une triple fonction. Elles furent d'abord des ports : la ville naît des contacts avec l'Occident, le mouillage crée la ville. Elles servent donc de points de transit des marchandises d'importation et d'exportation, mais aussi de portes d'entrée et de sortie du pays puisque dans une île, par définition, il n'y a pas de frontière terrestre. C'est souvent par elles donc que s'introduisent les nouveaux types de mortalité, les épidémies, etc. Par ailleurs, on y retrouve, et souvent sous une forme exacerbée, tous les phénomènes touchant à une surmortalité spécifique aux villes, alcoolisme, violence, délinquance, criminalité, prostitution évidemment, et aussi à l'époque contemporaine, des taux de suicide particulièrement élevés puisque les tensions urbaines s'y conjuguent à l'ennui profond des paradis insulaires. Elles furent aussi le siège des gouvernements coloniaux et évidemment des services administratifs, donc de tout ce qui est évaluation, quantification, mesure de la mort. Enfin, elles ont été et sont encore évidemment les points d'arrivée des étrangers, aventuriers, émigrés chinois, et dans les îles où des systèmes de plantations ou d'exploitations minières ont fait l'objet d'appels à des mains-d'œuvre extérieures, le phénomène a pris une ampleur considérable. Les capitales ont fait figure de plaques tournantes pour cette main-d'œuvre. Sur un plan culturel donc, c'est là que coexistent de la manière la plus visible les différentes approches de la mort qui caractérisent ces civilisations.

Nous analyserons tout d'abord, à travers quelques exemples, le rapport traditionnel des Océaniens avec la mort, souvent maintenant chassée gardée des ethnologues et des anthropologues, relation à la mort des Océaniens avant leur rencontre avec les Occidentaux et donc avant que n'apparaissent les premières villes, les premiers cimetières et toutes les modifications qualitatives et quantitatives de la relation à la mort que cela entraîne. Dans un second temps, c'est à ces modifications que nous nous intéresserons : nous montrerons comment les premiers contacts avec les découvreurs, puis les marins, commerçants, baleiniers, trafiquants ont provoqué la formation des premières structures de type urbain, même si ces premiers pôles restent souvent de taille plus que modeste et, dans le même temps, modifient très largement, tant quantitativement que qualitativement, les relations des Océaniens avec la mort. C'est l'époque de l'apparition des

premiers cimetières, souvent très composites. Dans un troisième temps, nous étudierons comment, quand la présence occidentale se fait plus forte et mieux organisée, la ville devient à la fois un lieu et un moyen d'apprécier, de mesurer, mais aussi de contrôler la mort. C'est ce que font d'abord les missionnaires en tentant de christianiser la mort, puis les colonisateurs en essayant de la contrôler sur un plan plus politique. Enfin, nous concluons en montrant que les vagues de peuplement de l'Océanie n'ont pas conduit à un type unique et normatif de relation à la mort mais qu'au contraire, le cosmopolitisme de ces cités du Pacifique permet la coexistence d'une multiplicité d'approches de la mort, auxquelles s'ajoute le développement de diverses formes de syncrétisme.

### **La mort dans les sociétés de l'Océanie primitive : la mort avant la ville**

#### ***Un monde sans ville où la mort est omniprésente***

La relation des Océaniens avec la mort est l'un des faits qui ont le plus saisi les premiers observateurs, de même que l'absence de ville : pour les premiers voyageurs, la non-urbanisation semble signe de civilisations primitives car, même si les civilisations européennes étaient encore très majoritairement rurales, les villes et plus spécifiquement les grandes villes comme Londres, jouaient un rôle essentiel. Les récits de voyage vers d'autres contrées sont d'ailleurs fort souvent largement axés sur la description de villes, qu'il s'agisse de villes autochtones ou de créations européennes : Batavia, Mexico, Edo, Canton, etc. Par définition, le voyage dans le Pacifique océanien ne peut permettre ce type de rencontre. Les voyageurs n'ont donc pas le sentiment de rencontrer d'autres civilisations mais des « sauvages », dans la pleine acception du terme, c'est-à-dire des êtres primitifs dans un état pré-urbain au sens de pré-civilisationnel, même si, selon les interprétations, cet « état de nature » est idéalisé ou au contraire diabolisé. Dans l'interprétation que les voyageurs donnent de cet état primitif, la relation qu'entretiennent les océaniens avec la mort joue un rôle essentiel. Les récits de voyage s'étendent donc très largement sur différentes pratiques comme le cannibalisme, les rites funéraires, les momifications, les funérailles des personnages importants, etc.

Si l'on excepte les Espagnols au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les premiers « découvreurs » de l'Océanie sont, pour la plupart, des Français et des Britanniques du dernier tiers du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Ils sont les représentants à la fois des idées des Lumières et des sociétés citadines et bourgeoises, attentives aux bonnes mœurs et à l'hygiène qui se mettent en place dans l'Europe des prémices de la Révolution industrielle. Ils sont alors marqués par divers types de funérailles et inhumations, très différents de ceux que l'on peut trouver dans les civilisations européennes ou nord-américaines où le cimetière est l'un des points structurants de l'espace urbain ou villageois. Cook s'étonne par exemple, le 26 mai 1774, de découvrir aux Îles sous le Vent un cimetière

de chiens alors que les insulaires ont plutôt pour coutume de manger les dits chiens et n'ont pas de cimetières pour leurs propres morts <sup>2</sup>.

### ***Une mort exotique***

George Vancouver décrit ainsi en 1792 les funérailles de Mahou à Maré :

« Ce fut sans doute avec raison que nos voyageurs se persuadèrent que l'on devait embaumer le corps de Mahou. On m'a fait entendre que l'on y procéda dans le plus profond secret et avec une superstition religieuse. On enlève les entrailles, que les Tahitiens regardent comme les organes les plus immédiats des sensations, comme ceux qui perçoivent les premières impressions et par lesquels se font toutes les opérations de l'esprit. Il est donc naturel d'en conclure que ces insulaires révèrent les intestins comme ayant l'affinité la plus grande avec la partie immortelle de l'homme. J'ai fréquemment dans mes entretiens avec eux à ce sujet, cherché à leur faire sentir que toutes les opérations intellectuelles ont lieu dans la tête. Ils répondaient tous en souriant qu'ils avaient vu souvent revenir à la vie des gens dont le crâne avait été fracturé ou qui avaient eu d'autres parties de la tête fortement endommagées ; mais que dans tous les cas où les entrailles avaient été attaquées, la mort avait été certaine<sup>3</sup>. »

Les croyances et comportements des Océaniens face à la mort contribuent largement à un exotisme très en vogue à l'époque. L'étrangeté est une des composantes essentielles de cet exotisme et participe au plaisir que les Européens en tirent. Derrière la description de Vancouver on retrouve évidemment l'idée d'indigènes des antipodes aux habitudes diamétralement opposées à celles des habitants du Vieux Continent. Cependant, les observateurs soulignent tous le très haut degré de spiritualité des pratiques et rituels océaniens liés à la mort.

Les corps des chefs peuvent être déposés dans des grottes ou des mausolées. Dans d'autre cas, le corps est jeté à la mer pour le repas du requin ou bien on le laisse se décomposer sur une plate-forme. À Malaita, aux îles Salomon, on pratique une sépulture en deux temps : on commence par enterrer le cadavre dans le sable pendant une centaine de jours, puis on récupère la tête qu'on nettoie et emballe soigneusement dans un contenant que l'on dépose dans une sorte de mausolée à reliques. On se débarrasse ensuite du corps en le jetant sur un dépotoir à déchets *tabou*, c'est-à-dire à la fois sacré et interdit. Le grand prêtre du clan, une fois arrivé le moment d'ensevelir le crâne de son propre père, récupérera tous ceux en attente de sépulture dans le mausolée et il ouvrira la fosse où, à la suite de celui de son père, il les ensevelira dans le cadre d'un grand rituel.

---

2. COOK, James, *Deuxième voyage*, cité par Jean-Jacques SCEMLA, dans *Le voyage en Polynésie, anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 213.

3. Cité par SCEMLA, Jean-Jacques, dans *Le voyage en Polynésie...*, *op. cit.*, p. 906-907.

Sur ce *tabou* lié aux morts que relèvent tous les voyageurs, on peut à nouveau citer Vancouver qui évoque les lieux rendus sacrés par la présence de reliques :

« Le pleureur principal, vêtu du *parié* (masque en nacre surmonté de longues plumes blanches), remplit ses fonctions qui consistent à chasser les curieux, à maintenir autant qu'il est possible, un profond silence, dans un espace circonscrit qu'il parcourt, précédé d'un homme presque nu, qui porte une sorte de massue, armée de dents de requin, dont il doit frapper quiconque serait assez téméraire pour s'en approcher<sup>4</sup>. »

Les Tahitiens, eux, avaient mis au point des techniques d'embaumement pour transformer la dépouille d'un chef en une momie que l'on exposait pendant un an avant de la mettre en terre dans un cercueil. Dans certaines communautés de Papouasie-Nouvelle-Guinée, on laisse pourrir les morts, abandonnant leur dépouille à des charognards. Ensuite les descendants en récupèrent les os et les conservent comme reliques. On en porte certains en pendentifs ou on les place dans des reliquaires. Dans d'autres sociétés toutefois, on enterre les morts dans des tombes au-dessus desquelles on érige des structures élaborées, rehaussées de décorations compliquées que l'on entretient pendant de longues périodes.

### ***La continuité entre la vie et la mort***

Faisant partie des funérailles, les manifestations du chagrin consécutif à un décès sont également très ritualisées et souvent spectaculaires. Ainsi à Tahiti, aux Samoa, aux îles Carolines, en Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji et en Papouasie-Nouvelle-Guinée, traditionnellement les proches parents des morts manifestaient leur douleur de façon dramatique par des hurlements prolongés, ils s'infligeaient des brûlures, des scarifications, ils s'auto-mutilaient en se coupant un doigt, un orteil ou en s'arrachant toutes les dents. Ensuite les proches du défunt affichaient avec fierté ces signes de deuil permanent.

Dans certains cas, les parents détruisaient une partie des biens du défunt (maisons, pirogues, pagaies, arbres...). Il s'agissait d'effets personnels, considérés comme inaliénables et à ce titre destinés à disparaître avec le mort. Parfois, aux Carolines et aux Fidji notamment, on allait jusqu'à sacrifier sur la tombe d'un chef ses esclaves, son ou ses épouses, ses enfants... comme on le faisait dans l'Égypte ancienne. La mort était un fait social collectif. Un personnage important ne disparaissait jamais seul, il emportait avec lui une partie du groupe social et des intérêts économiques qu'il contrôlait.

De manière moins douloureuse et moins spectaculaire, aux îles Sandwich on se rasait la barbe et le crâne et au contraire, aux Salomon, on se laissait pousser les cheveux et la barbe pendant toute la période du

---

4. *Ibidem*.

deuil. Les chants funèbres et les lamentations cérémonielles sont également très importantes dans les sociétés d'Océanie et ils peuvent durer pendant plusieurs jours de manière ininterrompue. Des danses et des sacrifices venaient ensuite tous les ans ou tous les deux ans commémorer l'anniversaire de la mort. Les funérailles elles-mêmes étaient souvent l'occasion de festins rituels avec abattage et consommation de cochons, échange d'objets de valeur comme les nattes, les tapas, etc.

Après la mort, les reliques jouent un rôle essentiel. Parties tangibles d'un corps devenu intangible, elles servent, comme dans beaucoup de cultures, de pont avec l'au-delà. On les conserve dans des lieux chargés de *mana* (charisme), comme les sanctuaires ou les maisons des hommes, mais on peut aussi les porter sur soi, comme des talismans ou des amulettes afin de se charger de la *mana* du défunt. Nous avons tous en tête l'image classique de la veuve papoue portant les ossements de son défunt mari en sautoir.

Toujours est-il que les civilisations de l'Océanie vivent en étroite communion avec leurs morts. Il n'y a pas de séparation radicale entre les vivants et les morts : souvent les morts sont enterrés dans leur jardin ou au milieu du village, quand les corps ne sont pas jetés à la mer en pâture aux requins. Les rites funéraires sont, nous avons voulu essayer d'en donner quelques exemples, toujours très compliqués et très longs, parfois étalés sur plusieurs décennies. Les esprits des morts continuent à influencer la vie des vivants et les fantômes tiennent une grande place dans la vie quotidienne des Océaniens. Ce qui frappe avant tout les Occidentaux dans tous ces types de funérailles, c'est leur durée et le manque d'hygiène qui lui est lié puisque, nous l'avons dit, dans de nombreux archipels, les vivants côtoient longtemps les corps en putréfaction. L'arrivée des premiers Occidentaux à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle entraîne de profonds bouleversements.

### **Les premières villes, vecteurs de diffusion de la mort importée**

Le *Grand atlas de la Polynésie française* donne comme titre à cette période des premiers contacts avec l'Occident et à ses prolongements, « le temps de la mort importée ».

### ***La naissance des villes***

Avant les premiers contacts avec les Occidentaux, la guerre était l'une des grandes causes de la mort et les Océaniens étaient épargnés par un certain nombre des fléaux qui se répandent dans les civilisations urbaines comme les grandes épidémies.

La plupart des villes sont nées avec les premières implantations occidentales mais n'ont commencé à croître véritablement qu'avec l'instauration de protectorats ou d'administrations coloniales. Ainsi, Papeete a commencé à bourgeonner dès les années 1820 comme port de relâche pour les baleiniers et s'est développée avec l'installation des premiers temples

protestants et des comptoirs commerciaux. Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Apia abritait les consulats des États-Unis, d'Allemagne et de Grande-Bretagne ainsi que les sociétés concessionnaires allemandes et les maisons de commerce néo-zélandaises et australiennes. Port Moresby, Rabaul et Honiara sont devenues des petits bourgs urbanisés. En revanche, grâce aux ressources que lui rapportait le sucre, Suva a pu, tout comme Nouméa faire l'objet d'une planification urbaine plus organisée. Évidemment, le grand port du Pacifique insulaire est alors Honolulu qui devient l'escale mondiale pour les baleiniers.

Au début de la colonisation, les Océaniens durent faire un effort d'imagination pour appréhender la ville qui correspondait pour eux à un univers totalement nouveau, sans commune mesure avec ce qu'ils connaissaient jusque-là. Ce monde inconnu, ils ne purent évidemment le percevoir et l'analyser qu'en extrapolant à partir de notions et de catégories qui leur étaient familières. Les villes, quelle que soit la modestie de leur taille, apparaissent comme à la fois attirantes et effrayantes. La mort y prend des aspects et parfois une ampleur jusque-là inconnus.

Ces premières villes océaniques sont à la fois les premières victimes et le vecteur de phénomènes jusque-là inédits dans cette région du monde, comme le choc microbien, et d'un certain nombre de « fléaux » urbains, comme l'alcoolisme. Ces nouvelles formes de mort, viennent, comme la plupart de ce qui est nouveau dans l'histoire de ces îles, de l'étranger. Notons d'ailleurs que les ancêtres des cimetières urbains furent souvent des cimetières édifiés pour les marins de passage.

### ***Les épidémies***

Le scénario est d'ailleurs toujours sensiblement le même : un ou plusieurs navires européens, souvent baleiniers ou santaliers, débarquent dans un port, qui n'est parfois qu'une minuscule entité urbaine. À bord, un ou plusieurs marins sont malades. À partir de là, le port en question devient le point de départ d'une épidémie extrêmement meurtrière et dévastatrice qui se répand comme une traînée de poudre. Les Océaniens ont alors le sentiment que la fin du monde est arrivée; c'est d'ailleurs ainsi qu'ils avaient appelé l'épidémie de variole de Nuku Hiva (Marquises) de 1863, épidémie importée du Pérou par l'avisos le *Diamant*.

La ville reste par la suite le lieu où débute les épidémies, qui se propagent ensuite dans un archipel entier. Prenons l'exemple de la grippe espagnole à Tahiti. Ainsi le 16 novembre 1918, arrive à Papeete un vapeur, le *Navua*. Le médecin arraisonneur révèle dans l'équipage la présence de trois malades à l'affection mal définie et apparemment peu grave. Un des malades, un Tahitien, est débarqué et hospitalisé; ordre est donné d'isoler les deux autres. Le 17 novembre, l'un d'eux succombe brusquement avec des phénomènes d'asphyxie. Plusieurs cas apparaissent ensuite parmi l'équipage du *Navua* puis, à terre, le médecin personnel du port est tou-



ché. L'épidémie se répand ensuite à Tahiti et dans les îles de la Société et fait plus de trois mille morts. Les populations étrangères, européennes et chinoises, étaient bien mieux immunisées par les grippes annuelles et autres maladies que les Polynésiens chez qui la grippe espagnole provoqua une véritable catastrophe. En revanche, parmi les Océaniens anciens combattants qui revenaient de Salonique, traités à la quinine, il n'y eut qu'un seul mort. L'impact de cette épidémie de grippe espagnole fut de dix à vingt fois, selon les âges, supérieur à celui qu'elle eut en France. La pointe de mortalité ne dura heureusement qu'un mois car étalée sur plusieurs mois elle eût entraîné la disparition pure et simple de la population polynésienne. Cette hypervulnérabilité des Océaniens permet de comprendre pourquoi, lorsqu'au XIX<sup>e</sup> siècle les épidémies se succédaient au rythme de deux ou trois par décennies, on assista à une véritable hécatombe.

### ***L'urbanisation, une menace pour les populations océaniques***

La mort apportée par les Occidentaux aux populations océaniques est d'ailleurs l'un des *leitmotive* de ceux qui visitent en fin de siècle ces paradis perdus. Les premiers voyageurs, s'ils avaient noté l'absence de villes dans le Pacifique insulaire, ne s'en étaient pas moins émerveillés des fortes densités de population qu'ils y avaient trouvées, au moins en Polynésie, puisque la Mélanésie était très peu densément peuplée, ce qui n'empêche pas les populations d'avoir été également décimées par ces chocs microbiens.

Ainsi Cook évaluait-il en 1774 à 204 000 habitants la population de Tahiti, Forster à 121 500. Les démographes actuels revoient à la baisse ces chiffres, allant de 35 000 pour Mac Arthur à 60 000 pour Rallu. Toujours est-il que, face à cette impression de densité qui avait tant frappé les premiers découvreurs, le chiffre de 8 082 Polynésiens, auxquels il faut ajouter 475 étrangers, donné par le premier recensement organisé par l'administration française en 1848 ne pouvait que glacer. On se trouve face à un schéma inédit et singulier dans lequel l'urbanisation accompagne non une croissance mais un effondrement de la population.

Ainsi, Henry Adams, séjournant à Papeete, écrit en 1891 à l'une de ses amies :

« Je ne vois aucune utilité que ce soit à parler dans ce pays de moralité. La morale doit être une invention européenne car à peine fut-elle introduite ici par l'arrivée de trois navires anglais et français, il y a environ un siècle, que la population de l'île fut décimée en quinze ou vingt ans. Là où un peuple vicieux proliférait, les vertueux n'arrivent pas à vivre. Un quart de million d'hommes magnifiques et dépravés prospéraient ici il y a un siècle. Aujourd'hui, environ dix mille indigènes délicats et soigneusement encadrés, des métis et des Européens, mènent une existence mélancolique et sont la proie de la consommation, des rhumatismes et de l'ennui<sup>5</sup>. »

---

5. *Ibid.*, p. 1081.

On retrouve évidemment là l'idée très répandue d'une morale européenne mortifère pour les « bons sauvages » océaniens qui s'épanouissaient pleinement dans l'état de nature. La ville, avec la sédentarisation et l'occidentalisation, fait des Océaniens, race fragile et délicate, une race en voie de disparition ou, ce qui n'est pas mieux, d'assimilation et d'acculturation. On assiste alors à la mort symbolique ou réelle des Océaniens quand ils abandonnent leur état de nature pour devenir des citoyens.

Herman Melville puis Jacques London décrivent également ces phénomènes de sélection naturelle, à propos des Marquises. Ainsi, Jacques London écrit en 1907 :

« Quand on approfondit la situation, on en arrive presque à conclure que la race blanche ne prospère que sur la pourriture et le vice. La sélection naturelle en fournit l'explication ; les blancs descendent de milliers de générations qui ont triomphé des guerres microbiennes. [...] Les pauvres marquisiens n'ont pas subi une telle sélection<sup>6</sup>. »

On a bien là l'idée que la ville, l'urbanisation, c'est aussi la disparition, symbolique ou réelle, de toute une race, et une race exotique par excellence. Cette mort symbolique de l'Océanie à travers le processus de sédentarisation est reprise par Victor Segalen, qui, devant Papeete, parodie la célèbre formule de Nietzsche : « le désert croît » par « le divers décroît ». Et un ancien ministre australien peut affirmer aujourd'hui encore que « le Pacifique est en train de devenir quelque chose qui est tout le contraire du paradis<sup>7</sup> ».

Toutefois, souvent vraiment dans la foulée de ces premiers contacts, les premiers découvreurs, explorateurs, commerçants, baleiniers et autres *beachcombers*, sont rapidement suivis d'une catégorie d'hommes pour qui la mort prend une importance particulière, à savoir les missionnaires. On assiste alors à une modification essentielle de la relation à la mort de ces sociétés, c'est ce que nous allons maintenant évoquer.

## **Occidentalisation de la mort et syncrétisme**

### ***La christianisation de la mort par les missionnaires***

Pour nombre de missionnaires, comme le pasteur britannique Charles Pitman, il n'y a que face à la mort que l'on puisse mesurer le degré de christianisation d'un peuple. Face à la mort le spectacle de la foi ne saurait être truqué. Par-delà, la mort d'un individu et son enterrement sont le signe de son insertion dans la *polis*, la Cité, et dans la communauté chrétienne.

Nous avons évoqué les pratiques funéraires de Malaita, île septentrionale de l'archipel des Salomon avec la pratique de la fosse aux crânes et des funérailles qui s'étendaient sur une vingtaine d'années. Convertis par les missionnaires à l'une ou l'autre des confessions chrétiennes, les

6. *Ibid.*, p. 1083.

7. Il s'agit de Gordon Bilney en 1994.

membres de ces clans modifient leurs pratiques funéraires. Ils enfouissent désormais leurs défunts dans des fosses, sur la grande île, à la façon des Blancs. Malgré tout, au cours de ce nouveau type de funérailles, les pleureuses maintiennent la tradition en chantant les grands mythes malaitains de résurrection des morts ou de descente aux enfers. Se développent aussi nombre de rites mortuaires syncrétiques. Avec les missionnaires chrétiens, les pratiques traditionnelles se trouvent considérablement modifiées. Les enterrements deviennent plus simples et certaines pratiques, comme le fait d'invectiver et d'insulter la dépouille de défunts discrédités, sont définitivement abandonnées.

Pour autant, le lien à la terre mère, au *fenua*, n'a pas disparu dans l'Océanie christianisée. La tradition veut que le corps soit enterré sur les terres familiales afin que persiste le lien entre les vivants et les morts. Tant que les cimetières communaux ne sont pas suffisamment proches et nombreux, les Océaniens continuent à enterrer leurs morts dans leurs jardins.

Enfin, il faut évidemment évoquer à propos du Pacifique les deux Églises des Saints des derniers jours, en raison des moyens financiers dont elles disposent et de l'importance qu'elles accordent aux relations avec les morts selon les aspects bien connus de la généalogie et du baptême des morts. Les Mormons effectuent un important travail et de gros investissements dans le Pacifique et les Océaniens sont souvent très heureux d'offrir baptême et rédemption à leurs ancêtres cannibales ou prétendus tels.

### ***Le désir du colonisateur d'inscrire la mort dans la ville***

La décision coloniale est déterminante dans le développement des villes. Ainsi le lieu d'implantation de Nouméa fut-il choisi par l'officier de marine français Tardy de Monravel. Au départ toutefois, les cimetières sont faits pour les Européens, les Océaniens continuant à se débrouiller comme ils peuvent avec leurs morts. Longtemps les relations sociales entre populations locales et expatriés coloniaux ont été limitées et très hiérarchisées, ce qui se traduit aussi par une sorte de compartimentation de la relation à la mort. On peut évoquer l'exemple du « cimetière du quatrième kilomètre » à Nouméa, étudié par Stéphane Pannoux. Un arrêté du 24 juin 1876 impose la création de ce « cimetière du quatrième kilomètre ». Il s'agit alors clairement de tenter d'intégrer les différentes communautés culturelles des Mélanésien, Européen, Javanais, Vietnamiens... Il n'en reste pas moins qu'alors, avoir sa place au cimetière devient un indicateur de reconnaissance sociale : c'est avoir sa place dans la ville. Le marquage de la tombe, la durée de la concession sont représentatifs de cette place. Les indigènes et les étrangers doivent souvent se contenter du carré commun. La colonisation est aussi l'époque où l'on commence à mesurer et à quantifier la mort avec précision. Ainsi à Papeete, l'état civil est-il institué pour les Océaniens en 1854.

Il n'en reste pas moins que même à l'époque coloniale, la mort elle-même prend des allures exotiques. Ainsi Henry Adams écrit-il en 1891 à propos de Papeete : « J'y vois une exquise réussite de cimetière. L'on aimerait être enterré ici. [...]. L'impression de mort n'est pas pénible ici, mais seulement un peu triste et ensoleillée. »

***Grande variété des populations urbaines océaniques,  
multiplicité des approches de la mort***

Des vagues de migrations depuis les premiers contacts avec les Européens ont formé les populations urbaines d'Océanie. Comme cela s'est opéré de manière universelle, l'attraction qu'exerce la ville sur le monde rural est intense dans tous ces archipels même quand les capitales ne sont, à l'échelle mondiale, que de très petites villes. On parle de l'irrésistible attrait des « lumières de la ville ». Comme dans de nombreux pays du Sud, tous ceux qui y sont installés représentent une famille d'accueil potentielle pour leur parentèle au village. En échange ils continuent de disposer d'une habitation familiale dans leur village d'origine. Un chassé-croisé s'instaure donc entre les communautés urbaines et villageoises. Il en va de même en ce qui concerne la mort, le « mourir » comme disent les ethnologues.

Les villes d'Océanie constituent un creuset dans lequel une culture spécifique s'élabore à partir des ingrédients suivants : migrants de divers groupes ethniques, utilisation du pidgin en Mélanésie comme langue véhiculaire, influence de la culture populaire occidentale, impact du commerce régional et du système économique dans le processus de mondialisation, système d'enseignement, modernisation du rôle de l'État. On est frappé par le désordre administratif qui règne dans les villes d'Océanie. Jusqu'à présent les cultures urbaines se sont développées dans un milieu où tout peut devenir un sujet de rivalités et de conflits. Aucun groupe social n'a réussi à s'imposer culturellement d'une manière qui pourrait imposer un semblant d'ordre dans les villes. Port Moresby est l'une de ces capitales où sévissent particulièrement des tensions et où un certain nombre de stratégies (groupes d'autodéfense, réseautage) ont été mises au point en guise de protection contre la violence et les rivalités interethniques. Longtemps aussi les villes ont offert peu de perspectives d'emploi stable pour la main-d'œuvre non qualifiée et demeurèrent pour ces migrants temporaires des zones de transit.

Les villes d'Océanie n'ont pas véritablement conduit au mélange et à la synthèse entre les approches de la mort des différentes communautés. Celles-ci continuent plutôt à se juxtaposer, à coexister en conservant leurs spécificités. Chaque groupe a son cimetière ou sa parcelle dans le cimetière communal. Comme partout, le cimetière est représentatif à la fois de chaque vie, de chaque histoire privée et de l'histoire de la collectivité dans son ensemble. Les tombes indiquent à la fois la pérennité des usages et leur évolution. Les cimetières montrent un partage par ethnies mais aussi

par religions ; par exemple une forte immigration asiatique entraîne l'existence d'un cimetière bouddhiste. À Suva, aux Fidji, on trouve des cimetières musulmans et bouddhistes liés évidemment à l'immigration indienne.

•

Le cosmopolitisme des villes océaniques se traduit donc par une variété des approches de la mort, que matérialisent bien les différents cimetières dans une même ville, voire les différents secteurs, selon des découpages ethniques ou religieux, au sein d'un même cimetière. Il n'en reste pas moins que dans le Pacifique comme ailleurs, les lois du marché dépassent les clivages entre les communautés et de plus en plus, dans les villes d'Océanie comme à Papeete, trouver une place pour le repos éternel devient coûteux et difficile, d'autant que l'incinération n'entre pas dans les mentalités. Pour les peuples du Grand Océan, en effet, il demeure essentiel de pouvoir maintenir un lien concret avec les disparus, de pouvoir aller orner les tombes et s'y recueillir. Dans un monde entièrement christianisé mais où les fantômes et les esprits des disparus demeurent omniprésents, la mort devient, plus encore qu'ailleurs, un marché en pleine expansion et ce, d'autant plus que le cadre urbain perturbe et déconcerte.

Les Océaniens urbanisés vivent plus vieux mais craignent davantage une mort feutrée et désacralisée, souvent vécue non plus chez soi entouré de ses proches mais dans le cadre aseptisé de l'hôpital. Et tous ont conscience que la mémoire collective, beaucoup plus éphémère dans les villes que dans les campagnes où la tradition orale demeure vivace, ne permet plus de survivre bien longtemps à la disparition physique.

### RÉSUMÉ

**Lorsque les premiers Français et Britanniques abordent en Océanie dans les dernières décennies du siècle des Lumières, ils découvrent des sociétés sans aucune structure urbaine, ce qui ne laisse pas de les étonner, eux qui viennent de civilisations où le fait urbain prend une importance de plus en plus marquée. Ils sont par ailleurs saisis par le traitement que ces sociétés font à la mort.**

**Les premiers contacts entraînent l'apparition de villes, le plus souvent des ports, et des premiers cimetières urbains. Dans le même temps, paradoxalement, l'urbanisation s'accompagne d'un effondrement démographique. La mort vient de l'étranger et s'installe dans les villes naissantes.**

**L'arrivée de nouveaux flux de main-d'œuvre (Chinois, Indiens, Indochinois, etc.) destinés à remplacer les Océaniens conduit à la formation de cités cosmopolites, chaque culture générant sa propre attitude face à la mort.**

### ABSTRACT

*When the earliest Frenchmen and British men landed on Oceania islands in the last decades of the Enlightenment, they discovered societies without any urban structure. For these men coming from more and more urban civilisations, that situation is very surprising. They were also astonished by the treatment of death in these societies.*

*From that first contacts, cities, mostly ports, sprang up as like as urban cemeteries. But, at the same time, that urbanisation was paradoxically accompanied by a demographic collapse. Death coming from abroad settled in these emerging cities.*

*With the arrival of new flows of labour force (from China, India, Indochina, etc.) to replace the Oceania people, cosmopolitan cities are actually formed, where each ethnic group generated its own attitude to death.*